

MICHEL MEYER

Lou

Andreas
von Salomé

La femme océan



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

GRANDS DESTINS

présente *Un nouveau regard*

LOU ANDREAS VON SALOMÉ
LA FEMME OCÉAN

DU MÊME AUTEUR

L'Allemagne inachevée, essai, Denoël, 1976.
Des Hommes contre des Marks, essai, Stock, 1977.
Le Mal franco-allemand, essai, Denoël, 1979.
Les Allemands sans miracle, essai, Armand Colin, 1983.
La Simulation, roman, Carrère, 1986.
Le Frère Rouge, avec Michel Tatu, roman, Albin Michel, 1990.
Le Réveil du poisson-chat, avec Michel Tatu, roman, Odile Jacob, 1994.
Le Démon est-il allemand ? essai, Grasset, 2000.
Paroles d'auditeurs, essai, Éditions des Syrtes, 2003.
Le Livre noir de la télévision, essai, Grasset, 2006.
Histoire secrète de la chute du mur de Berlin, Odile Jacob, 2009.

Traduction :

Willy Brandt, *Nord-Sud face à l'urgence*, Éditions Espace 34, 1990.

Scénario :

L'Argent du Mur, Les Dossiers de l'Écran, 1988.
Les dernières heures du mur, France 3, 2009.

Michel Meyer

Lou Andreas von Salomé
La femme océan

Collection « Un nouveau regard »
dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour
tous pays.

© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-06933-3

ISBN pdf : 9782268091419

PROLOGUE

Le maléfice des acacias

« Toute nature atteinte d'amour est mortellement atteinte de folie. »

William Shakespeare

Une chapka d'astrakan endigue la lourde chevelure blonde de la jeune femme. Et sous un petit nez légèrement froncé, un menton volontaire et une bouche pleine et gourmande traduisent l'énergie et la sensualité. À rôle inversé, c'est elle qui offre son bras à l'homme.

Effrayé, celui-ci fixe l'air droit devant lui. Ses yeux sont profondément enfoncés dans leurs orbites. Et sous ses cheveux bouclés d'angelot, l'incroyable profondeur de son regard violet dévore littéralement la partie supérieure de son visage. Contrepoint dérisoire à une moustache anémique, une mouche de poils taillée en éperon marque verticalement l'espace séparant une bouche lourde et sensuelle d'un menton fuyant.

La jeune femme se prend soudain à frissonner sous son épaisse pelisse sombre, avant de jeter un regard furtif vers les silhouettes tourmentées de la forêt. Au spectacle de cette magnificence contrariée, à quelques portées de fusils de Kiev, ville alors considérée comme la Jérusalem de la Russie, rares sont les sujets des tsars tout-puissants à ne pas ressentir la plus sainte des frayeurs.

Rien n'est en effet plus trompeur que la torpeur du printemps russe. Au point que depuis des temps immémoriaux, même les arbres des forêts de la Sainte Russie ont appris à s'en méfier. C'est

dire si, en ce printemps de l'an de grâce 1900, les feuillus des hauteurs boisées de la rive droite du Dniepr rivalisent de frilosité. Dans la crainte d'ultimes frimas meurtriers, c'est à ceux, dans l'absolu et angoissant silence des sous-bois, qui retiendront le mieux leurs sèves montantes ou freineront le plus longtemps le bourgeonnement de leurs fleurs en chatons.

Imperceptiblement, leur marche s'est ralentie. C'est en se faisant plus pesant, moins alerte, que le promeneur vient d'imprimer cet effet. Était-ce le signal d'une nouvelle crise délirante? Vont-ils encore, très exactement après avoir parcouru une demi-verste en sous-bois, finir par piétiner sur place avant que le pire survienne?

– Je sens la présence du malin. Il rôde, j'en suis sûr, non loin de nous.

L'homme, d'une tête plus petit que sa compagne, s'est tourné vers la jeune femme. Il la dévisage, de bas en haut, la tête légèrement inclinée, avec l'acuité d'un rapace.

Elle ne peut retenir un mouvement de tête irrité, avant de pencher vers lui son visage de madone.

– Cinquante mètres, Rainer, ce ne sont que cinquante petits mètres. Aujourd'hui, il faut que nous y arrivions.

– L'enfer. Tu sais bien que ce sera l'enfer!

Un éclair rageur s'est allumé dans le regard de la belle promeneuse et ses intenses yeux bleu clair se sont pigmentés de reflets gris acier.

– Pour te sauver, Rainer Maria. Pour nous libérer de cette malédiction. Il faut que tu franchisses ce cap maudit.

Mais déjà, l'homme est ailleurs. Le regard vrillé vers le sol, il est seul à trouver sens à ses divagations.

– Pas aujourd'hui! Je ne suis pas encore de taille face à *lux ferre*. Car c'est bien lui, ce Lucifer des croyants depuis la nuit des temps, qui détient la sublime lumière de mon génie.

Sous leurs pas, l'humus végétal s'est fait plus souple. Et leur cheminement n'en est que plus irréel. Le sentier marque bientôt une légère courbe. Passeront-ils le cap de l'arbre fatidique? La jeune femme sait que franchir les prochains mètres va, comme à chaque fois, durer une éternité.

Mais pourquoi diable n'a-t-elle pas choisi d'emprunter un autre chemin ? Elle connaît intimement la réponse. Une fois encore, une fois de plus, la walkyrie au tempérament de feu qu'elle devine être a mis en échec la Russe superstitieuse et fataliste qu'elle se sait tout autant.

Cette mise à l'épreuve lui rappelle celles de sa petite enfance. Celles qu'elle s'imposait jadis, à Saint-Pétersbourg, lorsque les premières nuits d'automne du septentrion tombaient abruptement sur les rives du golfe de Finlande. Elle avait alors à cœur de relever les défis de ses grands frères.

La peur au ventre, résistant à la tentation de montrer le dos à l'obscurité grandissante et de revenir en courant vers les chaudes lumières des vérandas, elle avait alors le cran de franchir les limites de son propre courage en se perdant dans les profondeurs froides et hostiles du parc de la villa d'été de sa famille. Non, vraiment, il restait impensable qu'une aristocrate de son essence se laisse contaminer par une panique de moujik.

Sur leur gauche, en marge d'une petite clairière envahie par des fougères rousses, ils entrevoyaient bientôt tout un alignement d'acacias dont les ramures peinent à filtrer les timides rayons d'un soleil à son zénith. Livrée à une pousse sauvage, cette variété de mimosa que les Russes et les Asiatiques assimilent à un vulgaire légumineux atteint pourtant quatre hauteurs d'homme. Et c'est visiblement pour cacher cette misère originelle qu'il pousse rarement seul, en touffes plus ou moins denses.

– Celui-ci ? Non, non, celui-là !

Les yeux subitement écarquillés, l'homme s'est mis à vociférer. De ses index braqués vers la forêt, il désigne la silhouette d'un acacia, d'un deuxième et puis d'un autre encore.

En dépit de son allure de coq de combat rachitique, c'est avec la vigueur d'un forcené qu'il vient d'imposer sa démenée.

– Ce sont mes frères ! Ils sont pires que les cyprès qui empestent la mort des cimetières romains. J'y vois des veuves éplorées tourmenter la mémoire de leurs défunts. J'entends le malin m'inviter à rejoindre ces pleureuses. Veut-il me voir pourrir dans ce lieu maudit ?

Il paraît soudain pris de panique.

– Non ! Pas cela ! Je veux que mon corps survive comme ceux des saints de Kiev !

Il est aisé, pour la belle étrangère, d'identifier l'origine de cette réminiscence. La veille, précédés par une foule de fidèles porteurs de bougies, ne se sont-ils pas fondus dans la procession de pentecôte du monastère Pechevski, avant de visiter les catacombes de ce lieu saint ?

« Pendant des heures j'ai marché à travers ces étroits couloirs, le long des cellules dans lesquelles les saints et les moines faiseurs de miracles avaient vécu dans leur sainte frénésie. Dans chaque cellule, il y a aujourd'hui un cercueil d'argent où le moine qui y vécut jadis, il y a de cela mille ans, repose, intact, dans la châsse précieuse, vêtu de damas somptueux. Quel privilège ! » Tels sont les termes de la lettre que son amant a adressée à sa mère.

Elle, que seule la lumière des prés et des vergers fleuris des rives du Dniepr ont enchantée, n'a pas manqué de s'inquiéter de cette attirance morbide et exclusive pour le monde souterrain des catacombes.

S'arrachant à son manteau doublé de feutre, le frêle étranger s'est précipité vers les acacias. Elle tente de l'agripper. Vainement. Car le forcené s'est jeté sur le sol dont il griffe le terreau noir et humide de ses mains blanches et fines. Rien, désormais, que de très familier. Après les cyprès du sud de l'Europe, c'est au tour des acacias d'être maléfiques. Et cette forme de délire pourrait tout aussi bien, demain, se fixer sur des saules, des bouleaux ou d'autres essences innocentes.

Un filet de bave blanchâtre est apparu aux commissures des lèvres de l'étranger. Effet d'une surexcitation passagère ou signe plus inquiétant de désordre chronique ? Crise d'épilepsie ou expression de vraie démence ? Névrose ou psychose ? Accès d'angoisse ou schizophrénie ?

Pour la jeune femme, agenouillée au niveau de la tête du dément, ce jargon commence tout juste à prendre sens. C'est en effet grâce à l'ami médecin qu'elle vient d'abandonner pour ce nouvel amant qu'elle peut poser quelques mots savants sur ces comportements

aberrants. À propos de ces symptômes qu'elle lui a décrits, ce praticien viennois n'a-t-il pas, dans une lettre toute récente, opté pour une « surexcitation hystérique » ? Tout en précisant, dans une parenthèse aussi savante que perfide : « *hystericus*, mon aimée, est un mot latin clairement décliné du grec *uterus*, expression désignant, “par excellence”, un organe féminin bien identifié. » Ce diagnostic épistolaire se voulait évidemment injurieux. Mais comment imaginer que son bon docteur ait pu vouloir du bien au rival inconnu dont il a, d'instinct, flairé l'existence parasite ?

De l'une des poches de sa pelisse, l'étrangère tire une fiole minuscule. Sans hâte, goutte après goutte, elle laisse ensuite couler un liquide, aussi fluide que transparent, sur le morceau de sucre grisâtre et mal dégrossi qu'elle a glissé entre les dents du malade.

L'alcool de menthe va-t-il redonner vie au malade ? Tout indique que la réputation de ce médicament cordial de fortune n'est pas usurpée. L'étranger finit par relever la tête vers elle. Ses rôles s'espacent. Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, il semble fasciné par son propre vide. Bien sûr, il ignore que le remède que sa compagne vient de lui administrer n'a pas coûté le moindre kopeck puisqu'il provient des usines que possède la famille maternelle de sa riche compagne. Quant à l'alcool de menthe Ricqlès, venu tout droit du sud de la France, c'est grâce à son importateur russe exclusif, un oncle pharmacien de Saint-Petersbourg, que celle-ci peut en user à discrétion.

Trois ans, cette liaison dure depuis plus de trois années. Pourquoi tient-elle encore autant à ce gringalet qui, au tréfonds d'elle-même, l'a émue comme aucun homme auparavant ? Il a surgi dans la fin de son été comme un orage en pleine fénaison. Longtemps, elle s'est refusée aux fastes de l'amour physique. Longtemps, elle a considéré ces ébats qui fascinent le commun de l'humanité comme des copulations de pure animalité. Jamais, vraiment, elle n'a imaginé pouvoir s'assimiler à ces juments entraperçues tout enfant qui, dans les haras pétersbourgeois, subissaient, pétrifiées et le regard vide, la pénétration des énormes vits des étalons du tsar.

Avant lui, tout n'avait été que passades insipides. Et c'est au moment où elle désespérait de voir un jour son corps de nordique retardée, donc un peu garçon manqué, s'ouvrir au plaisir, que, divine surprise, ce frais cosaque l'avait initiée aux fastes des félicités charnelles.

Il a refermé les paupières. Elle lui caresse la joue avec la tendresse d'une grande sœur. Peut-on aimer d'amour un homme-enfant ? C'est pourtant avec ce post-adolescent fébrile et angoissé que « faire l'amour », cette gymnastique rebutante dont les figures imposées inspirent, dans les salons de la Belle Époque, les chuchotements et pépiements des bécasses, l'a mise en résonance avec cette « totalité » dont elle se languit depuis l'enfance. Il est celui qui, ouvrant en elle une insondable béance amoureuse, a déclenché ce besoin inextinguible de sperme qui, désormais, va à jamais l'éloigner de la tiédeur des étreintes ordinaires.

Ils ont retrouvé, presque sans s'en rendre compte, l'auberge de fortune qui leur sert de gîte. Négligeant la soupière de bortsch fumante qui est depuis des mois leur plat de résistance rituel, ils se sont réfugiés dans le lit d'alcôve de la chambre d'angle qu'ils ont choisie. Épuisé par sa lutte contre la « pieuvre » qui, selon ses propres termes, lui dévore le cœur, l'étranger s'est assoupi sur les genoux de sa maîtresse. Calée sur une paire de lourds cousins brodés, elle aussi épuisée, elle s'abandonne à une paisible somnolence.

Insidieux et irrésistible, un étrange sentiment d'apesanteur et d'impuissance finit de l'envahir. Tout ce qu'elle touche semble lui fuir entre les doigts comme les grains d'un sablier. Entre elle et son jeune amant, la fougue et la folie des origines se sont dissipées. Horrifiée, elle découvre à quel point un fou séduisant peut subitement se transformer en séducteur fou.

Justement, il ouvre les yeux. Une lueur mauvaise s'y est allumée.

– Tolstoï nous a méprisés, profère-t-il. Nous allions à lui comme pèlerins vers un pape. Mais ce monstre d'arrogance nous a traités comme des importuns.

– Ne plus retourner chez Tolstoï ! se moque-t-elle. Tu veux punir un géant en le privant de notre immense compagnie ? Aucun doute, cela va mortellement l'affecter. Des pucerons sur le tronc d'un chêne, voilà ce que nous sommes ! Et le grand Tolstoï, aussi luna-tique et odieux qu'il soit, se moque de nos petits destins autant que le soleil du mouvement des planètes qui l'environnent.

Nullement calmé, il se fait grandiloquent.

– Il a bien tort, ce Tolstoï, car nous serons un jour des étoiles au firmament de nos arts. Nous serons ses égaux !

Une réaction démesurée. Mais elle comprend qu'il n'ait pas digéré l'accueil exécrable que leur a réservé, quelques jours plus tôt, l'ermite prestigieux de Yasnaïa Poliana. Visiblement surpris par leur visite, Tolstoï avait tenté en vain de convaincre sa terrible épouse de les retenir à déjeuner. Confus, mal à l'aise car pris entre deux feux, il les avait ensuite laissés errer dans la propriété en compagnie d'un de ses fils. Et ce n'est qu'après s'être isolé plusieurs heures dans son bureau qu'il avait consenti à les accompagner pour un rapide tour de parc.

– Je suis heureux de vous revoir, avait commencé son jeune amant. Et depuis, en vous lisant, j'ai toujours en mémoire la chaleur de votre accueil de l'an dernier.

S'attendait-il à une réponse de sage généreux et accueillant ? Mal lui en prit, car c'est en vieillard égocentrique, intolérant et acariâtre que Tolstoï lui avait infligé vexations et camouflets.

– Il est possible, avait hésité le maître, que nous nous soyons déjà vus. Mais je ne m'en souviens pas le moins du monde. Vous savez, mon jeune ami, je reçois tellement d'inconnus...

Indifférent à tout, ce monument vivant s'était soudain accroupi vers une tache mauve qui détonnait sur le vert d'un pré. À pleine main, il avait arraché plusieurs poignées de myosotis pour les presser fébrilement sur son visage. Et ce n'est qu'après en avoir interminablement humé le parfum de fraîcheur qu'il s'était enfin souvenu de leur présence.

Ignorant ostensiblement son jeune visiteur, c'est à la jeune femme qu'il s'était adressé, avec férocité :

– Plutôt que de s'adonner vainement à la poésie, mieux vaudrait que votre ami choisisse tâche plus utile. Surtout dans cette Russie qu'il semble idolâtrer. Vous qui êtes russe, vous devriez lui expliquer que nous sommes une nation rétrograde et qu'ici la lutte contre l'obscurantisme et la superstition passe par l'industrialisation, le développement du commerce et le culte de la raison.

En un mot comme en cent, Tolstoï avait traité son jeune homologue austro-hongrois comme quantité négligeable. Seule sa compagne, par le simple fait qu'elle était russe et noble, avait eu l'insigne privilège d'exister à ses yeux.

Aussi pitoyable qu'il soit, ce malade vidé de lui-même et dont la tête ravagée pèse sur l'aine, n'est autre que Rainer Maria Rilke. La belle Lou vient d'atteindre ses trente-neuf ans. Elle ressent intimement que son fragile amant de vingt-quatre ans est un génie. Et tout autant, sur ce mode incurable si spécifique aux schizophrènes, un malheureux traqué par des armées de mauvais génies.

Ce ne sera que bien plus tard, une fois arrivé au sommet de son art, que Rilke osera mettre un nom sur l'initiateur de ces terribles fantasmagories.

*Lucifer, dénoncera-t-il,
Lucifer est le prince au pays de la lumière,
Et son front
Surplombe tant la grande clarté du néant,
Que, le visage brûlé,
Il implore les ténèbres.*

S'imaginait-il, parce qu'il avait fait métier de multiplier les intrusions dans les champs lumineux de l'ineffable et du divin, partager une proximité morbide avec le malin ?

En ce soir de dépression, celle qui veille sur le corps démanté de son divin dément ignore encore que sa fascination pour les mystères de l'âme dictera sa vocation future. Dans l'instant, elle vit encore la passion sexuelle comme cette folie qui, parce qu'elle touche le « noyau de l'être », doit être approchée comme une « chose précieuse et sacrée ». Aussitôt éprouvée, la fusion des corps est à

présent pour elle le seul secret, l'unique mystère, la seule vraie ivresse de la création. Avec Rilke, pour la première fois de sa vie, l'adoration du sexe de l'autre, la possession réciproque de ses espaces intimes, n'avaient été ni obscènes ni dérangeantes. Tout au contraire, elle peut s'enivrer du spectacle de la nudité. Celle de son corps de naïade un zeste enrobé, celle aussi d'un amant qui, dans la force de sa jeunesse, d'apparence gracile, mais finement et harmonieusement musclé, exhibe fièrement la prééminence d'un sexe surdimensionné.

Déjà, comprendre les mystères de l'amour humain est pour elle une exigence vitale. Objet de toutes les convoitises sexuelles, elle ambitionne de pénétrer les secrets de la pulsion érotique. Y compris dans ses rêves les plus fous, *Frau* Lou Andreas von Salomé n' imagine pourtant pas une seule seconde que ce sacerdoce exigeant fera d'elle la première grande psychanalyste du ^{xx}e siècle. Avant que ne descende sur l'Europe ce crépuscule d'hiver qui, par-delà les naïfs sortilèges du *Götterdämmerung* wagnérien, annoncera le bal des maudits du nazisme.

Quinze ans plus tôt, bien déterminée à fuir le stérile huis clos qu'elle dénonce dans l'exclusivité du couple, Lou avait formé cette sainte trinité snobissime qui avait tant fait jaser les galantes et les cabots de Rome, Vienne, Berlin et Saint-Petersbourg. Pour l'accompagner dans cette extravagance : deux excentriques qui avaient pour noms Friedrich Nietzsche, en passe d'inventer son « surhomme », et un certain Paul Rée, hobereau juif prussien dont l'originalité était de se croire un « homme sans qualités ». Un épisode qui lui vaudra, au sein de la jet-set de l'époque, la réputation d'une aventurière calculatrice, cérébrale et finalement frigide.

Mais qu'importe la rumeur ! Noble gamine espiègle, adolescente aux allures de garçon manqué, bientôt intellectuelle raisonneuse, littéraire mondaine, épouse rebelle, partenaire sexuelle résignée d'un carabin aussi aimant que terne, maîtresse incandescente d'un freluquet mélancolique, Lou passe pour l'égérie incommode et dominatrice des monstres sacrés de son temps. *Prima donna* remarquée des sarabandes dionysiaques des années 1900, Lou ne compte